

CRISE

QUE DEVIENNENT LES TABLEAUX LORSQUE LES MURS S'ÉCROULENT

Après toutes les autres, les valeurs économiques stagnent, s'effritent, s'effondrent. Le plus solide croulant toujours en dernier, la grandiose crise de la civilisation occidentale arrive à son terme avec l'actuel séisme économique et financier. L'inflation qui nous ruine, cette maladie dont mourut Rome. La brusque hausse du pétrole décidée par les pays producteurs vient accélérer le processus au risque de porter un coup fatal. Bref, des jours bien sombres s'annoncent et l'optimisme semble plus difficile que jamais.

Or qu'en est-il de l'art en ce marasme ? Ou, pour poser la question de manière plus imagée, qu'advient-il des tableaux lorsque les murs s'écroulent ? On pourrait penser, et c'est ce qui vient immédiatement à l'esprit, qu'ils s'écroulent aussi. On pourrait penser que rien de bon quant à l'art ne peut venir de cette crise. N'y a-t-il pas risque, au niveau gouvernemental, de voir se réduire le déjà maigre budget affecté à la culture ? N'y a-t-il pas risque, au niveau du secteur privé, de voir le marché de l'art suivre les tendances générales des autres marchés, tendances à l'incertitude et la baisse. N'y a-t-il pas risque, aux sources de l'art, de voir certains créateurs capituler devant des conditions de vie devenant chaque jour plus difficiles et abandonner la *création pour se reconvertir en des activités plus rentables ? Alechinsky me disait récemment qu'il n'aimerait guère être un jeune peintre aujourd'hui.

Certes, tous ces risques existent. Sérieux et même graves. Notre civilisation du rentable a fait de la culture un superflu et de l'art un luxe. Or, chacun croit que lorsque le nécessaire est un tant soit peu menacé, le superflu lui est aussitôt sacrifié. Et pourtant... Pourtant tout n'est pas si sombre. Il est permis de penser que l'art, la culture ont de bonnes chances d'être l'un des secteurs les moins atteints par la crise économique et même, peut-être, d'en sortir gagnant. Paradoxe ? Ce n'est pas si sûr. Re-voyons plutôt les, différents niveaux envisagés plus haut.

A l'étage gouvernemental il n'y a guère de risque de voir restreindre encore le budget des affaires culturelles et cela du fait même de sa minceur. Qu'y gagne-

rait-on ? Un couple en difficultés ne fait pas d'économies sur l'argent de poche des enfants. Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que l'austérité n'aura pas dans l'immédiat de notables conséquences sur la conduite de l'action culturelle. Mais rien ne prouve que celles-ci soient toutes négatives. En effet l'actuel secrétaire d'Etat à la Culture, M. Michel Guy, semble bien décidé à donner la priorité aux dépenses de fonctionnement sur les dépenses d'équipement. Autrement dit les crédits iront plutôt aux hommes de création qu'aux lieux de création. Finies les gigantesques maisons de la culture dont le gigantisme même paralysait la création, interdisait toute souplesse et englobait d'énormes crédits d'équipements, crédits qui, de ce fait, ne pouvaient plus aller au fonctionnement de ces maisons. A présent la tendance est très nettement d'utiliser certains bâtiments anciens et classés, quitte à les restaurer pour cela, ce qui a pour double avantage de les animer (c'est-à-dire de leur donner une âme), et de consacrer l'essentiel du budget aux hommes. Pour reprendre des termes d'informatique bien connus l'on pourrait dire qu'en matière d'action culturelle le « software » va désormais primer sur le « hardware » — en d'autres termes : l'esprit sur la « quincaillerie ». Et sans vouloir prôner à nouveau l'esprit de pauvreté, l'on peut voir en cette évolution tout autre chose qu'un recul.

En ce qui concerne le commerce de l'art, soit dans les ventes publiques, soit dans les galeries, la situation est assez complexe et même ambiguë. D'un côté, c'est certain, l'on observe un certain ralentissement et quelques notables chutes des valeurs. Mais ce n'est peut-être pas si grave, du point de vue de l'art s'entend. Car, au fur et à mesure que l'on constate un freinage (modéré pour l'instant) de la spéculation sur l'art, apparaît, ou du moins croit, une nouvelle race d'acheteurs : les amateurs. Ils ont un peu d'argent, pas énormément, de sorte qu'ils se fixent un « plafond » (que l'on peut évaluer actuellement aux alentours de 10 000-30 000 francs) au-dessous duquel ils achèteront toute œuvre qui leur plaît, qu'ils aiment, qu'ils veulent

avoir. Peut-être arriverons-nous enfin au terme de l'époque où l'on a trop sou-

vent acheté un tableau comme on aurait acheté un lingot, au terme de cette époque où l'on trouvait dans les journaux de telles publicités, « Tout le monde n'aime pas Manet. Pourtant sa cote a monté de 108 % en une année », au terme de cette époque où l'on confondait un peu trop Musée imaginaire et Bourse des valeurs, Rembrandt et les actions Rhône-Poulenc. Et tous, marchands et artistes ne peuvent que se réjouir de l'avènement de ces temps proches où ne demeurera plus qu'une seule raison d'acquérir une œuvre d'art, la seule valable, l'amour, la passion qu'on éprouve pour elle. D'autant que le seul critère deviendra alors, non plus la mode, mais la qualité.

C'est pourquoi l'on a observé ces temps derniers la fermeture et la faillite de nombreuses galeries d'estampes, estampes et multiples dévalués par leur tirage farmineux et, en revanche, l'ouverture de galeries tenues par des collectionneurs, des amateurs. L'art passe dans les mains de ceux qui l'apprécient.

A l'aube d'une période où la notion même de valeur économique risque de perdre beaucoup de son sens apparaît la notion de valeur émotionnelle ou affective. L'art n'y perdra pas.

Voilà pourquoi, à l'ultime étage, celui de la création, il n'y a pas non plus de grandes craintes à avoir. Si sont éliminés les tièdes ou ceux qui ne voyaient dans la création qu'une profession intéressante à tous égards, si ne demeurent plus que les passionnés, les fous de l'art, ceux dont la devise serait « la création ou la mort », on ne voit guère de raisons de se plaindre. C'est peut-être scandaleux, mais c'est ainsi, les épreuves fortifient l'inspiration tandis que la facilité peut être nocive. Les années 30', celle de la grande crise ne furent-elles pas des plus florissantes quant à la création artistique ? Si l'art, à tout niveau, cesse d'être un métier pour redevenir ce qu'il a toujours été, une vocation, eh bien tant mieux.

Qu'advient-il des tableaux lorsque les murs s'écroulent ? Peut-être les tableaux serviront-ils de remparts.

Gérard Barrière